

L'iceberg

#1- Militaire de mon cœur

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelques formes que ce soit (l'art. L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle).
Toute représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.
Cette œuvre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite

© 2024 – AUDÉLO EDITIONS EI

Crédit photo : ©curaphotography - ©deposiphoto

Design couverture : ©SJR

Tous droits réservés

AUDÉLO EDITIONS EI

4, rue Jean Lurçat

95320 St Leu La Forêt

ISBN : 979-10-424-2557-9

PAULINE LIBERSART

L'iceberg

#1- Militaire de mon cœur

AUDÉLO ÉDITIONS





Chapitre 1



Je rentre contente. La vente est signée et va me rapporter une belle commission.

Ma voiture se faufile dans le centre de Pau, et je trouve à me garer à proximité de l'agence immobilière qui m'emploie. Mon patron n'est pas là. J'espérais qu'il serait présent pour partager la bonne nouvelle, mais aussi pour lui remettre ma lettre de démission avant de me dégonfler.

Cela fait une semaine qu'elle est dans mon sac, Arthur va encore piquer une crise si je ne la donne pas aujourd'hui. Il ne comprend pas que j'hésite.

Je sors l'enveloppe et la fais tourner entre mes doigts. J'ai promis d'arrêter de travailler après notre mariage. Il y tient.

Mon futur époux gagne très bien sa vie, et comme nous désirons des enfants rapidement... Il répète que ce n'est pas avec mon emploi d'agent immobilier, toujours sur les routes, que je vais pouvoir mener une grossesse sereine.

Le souci, c'est que j'adore mon job. Mon ambition, c'est d'ouvrir un jour ma propre agence.

Je fixe ce maudit bout de papier m'obligeant enfin à être honnête. J'ai un problème. Un gros problème.

Je pensais que lorsque notre bébé serait en âge d'aller à l'école, je reprendrais le travail – cela voulait quand même dire sacrifier quatre ans de carrière –, mais mon fiancé ne semble pas voir l'avenir de cette façon. Au dernier repas chez ses parents, j'ai réalisé que pour lui la gestion du – ou des – junior serait à mon unique charge puisque lui « travaillera » et que moi je serai à la maison à « ne rien faire », définitivement.

Pire, je ne comprends pas comment il a pu réussir à me convaincre de nous installer dans le pavillon de gardien de l'immense propriété de sa famille dans les hauteurs proches de la ville. Plus l'échéance se rapproche, moins je m'imagine coincée chez mes beaux-parents pour le reste de mon existence.

Je me plante devant le miroir dans l'entrée de l'agence. Mon tailleur est chic, mon maquillage soigné. Je suis plutôt jolie dans le genre brune latine.

Seulement, ma belle-mère ne m'aime pas. Elle me « supporte » pour son fils, moi la fille d'ouvrier des anciens chantiers navals. Un jour, elle m'a même demandé ce qu'Arthur pouvait me trouver en dehors de mon côté « populaire ».

Je fixe la lettre qui me brûle les doigts.

C'est clair, je n'y arriverai pas !

Il faut que j'en parle avec Arthur, qu'on vide l'abcès. Nous avons encore six mois – notre mariage est prévu pour mi-juin – pour aplanir nos différents. Nous allons y parvenir, j'en suis certaine... enfin, j'essaie de me convaincre que j'en suis certaine.

Fermant l'agence, je remonte dans ma voiture.

Il est 17 heures 30, mon fiancé doit être dans le duplex que nous partagerons bientôt en attendant que les travaux de notre maison soient terminés. J'aurais pu garder mon propre logement, mais je me suis laissé persuader d'économiser un loyer...

Pourquoi je réalise seulement maintenant que je le regrette ? Je n'ai pas envie de quitter mon « chez moi ».

Il n'y a personne dans l'appartement qui se situe dans une résidence récente et ultra moderne manquant d'âme. Il est désert, glacé. Un frisson désagréable me parcourt, comme chaque fois que je me retrouve seule dans cet endroit.

J'espère que mes plantes vertes et tous mes coussins arriveront à réchauffer l'ambiance, vu qu'Arthur ne souhaite faire aucun frais de décoration pour mes beaux yeux, étant donné qu'il a l'intention de le mettre en location après notre déménagement.

J'attrape mon portable.

Son téléphone est sur répondeur...

Il doit être dans notre future maison à surveiller les ouvriers et à faire des choix où je n'ai pas vraiment mon mot à dire. Ça aussi, je le réalise maintenant dans un élan de colère.

Repasant, je soupire en me remettant au volant.

Pourquoi me suis-je laissée convaincre ?

Cela me ressemble tellement peu de me montrer manipulable.

Ma force de caractère, c'est ce qui m'a empêché de sombrer quand six mois après le décès de maman – d'un cancer du sein –, mon père s'est remarié avec la langue de vipère de voisine et qu'elle m'a flanquée à la porte sous prétexte que j'avais dix-huit ans et que je devais me débrouiller seule.

J'ai dû abandonner mes études, trouver un boulot, me recréer un avenir et j'en suis très fière, parce que j'ai réussi. Je m'en sors bien mieux que sa précieuse fille – Joy-Lou –, qui squatte mon ancienne chambre en jouant les princesses chaque fois qu'on se voit.

D'ailleurs depuis mes fiançailles, elle me colle aux basques, sans doute pour tenter d'alpagner un des copains d'Arthur et avoir la belle vie sans se fatiguer... comme sa mère.



Mon pot à yaourt se faufile dans les rues étroites, sort de la ville et attaque les contreforts avec entrain, me conduisant à destination au son d'une musique latino poussée à fond.

Non, je ne veux pas arrêter de travailler.

Non, je refuse de vivre avec ma belle-famille sur le dos.

Non, je ne dois pas me laisser convaincre de céder une nouvelle fois pour faire plaisir à monsieur au nom de notre « amour ».

Je tiens à Arthur, mais pas au point de renoncer à tous mes rêves. Lui aussi va devoir faire des concessions. Je profite du trajet pour

préparer mes arguments, logiques, pragmatiques... comme je le fais dans mon job.

Les volets de notre future maison – ex-future maison – sont ouverts. Ma voiture électrique étant quasiment silencieuse, Arthur ne m'a sans doute pas entendu arriver.

Je pousse la lourde porte et entre, poings serrés, prête cette fois à défendre mon point de vue comme jamais.

Des bruits incongrus me parviennent soudain et me bloquent dans mon élan.

Non ! Ce n'est pas...

J'avance lentement vers ce qui devait être notre chambre à coucher.

Arthur est bien là.

Joy-Lou aussi.

Et Arthur est bien ancré dans Joy-Lou.

Mon cerveau court-circuite. Ils sont tellement occupés à forniquer comme des bêtes à même le sol qu'ils ne remarquent pas ma présence.

C'est la colère, la rage, la haine, qui me submergent, qui me rendent la parole. Je m'exclame d'une voix forte :

— Je vais vous laisser terminer tranquillement.

Arthur se redresse d'un bond, la queue au vent, passant du rouge au blanc puis au vert, bafouillant, incapable de s'exprimer de façon cohérente. Ma sœur par alliance, vautrée à plat dos, les cuisses écartées, me jette un regard narquois, mauvais et vindicatif.

J'arrache ma bague de fiançailles pour la balancer au visage de celui qui est à présent mon « ex-fiancé ».

— Reprends ça et va te faire foutre, salaud !

Je pivote sur mes talons et pars en courant, alors qu'Arthur s'élance à ma poursuite, renonçant à chercher son pantalon et s'écriant :

— Attends Victoria ! Ce n'est pas ce que tu crois !

Il a osé le dire !

Ce n'est pas possible d'être aussi crétin, méchant, de me prendre pour une andouille à ce point...

J'hallucine !

C'est un cauchemar. Je vais me réveiller, je ne peux pas vivre une chose pareille, je n'ai pas mérité ça.



Chapitre 2



Je saute dans ma voiture sans tenir compte des appels d'Arthur. Je fuis, incapable de réfléchir alors qu'il me court après, à poil, la queue basse en faisant bobo à ses petits pieds sur les cailloux.

Pauvre chou !

C'est de l'ironie. Mauvais pour mon karma, mais tant pis.

« Ce n'est pas ce que tu crois ! », a-t-il osé me dire. Il me prend pour une conne en plus du reste ! Je savais que Joy-Lou était prête à tout pour se la couler douce, mais pas jusqu'à me piquer mon mec.

Je claque ma portière, la verrouille pour empêcher Arthur de l'ouvrir. J'écrase l'accélérateur. Mon pot à yaourt se venge de toutes

les insultes que mon fiancé lui a dites en projetant des gravillons partout, aspergeant copieusement ce salaud au passage.

Ça fait mal ? Bien fait pour ta gueule !

Je m'engage sur l'autoroute tandis que mon téléphone carillonne dans mon sac. Je l'ignore. Engourdie par la douleur et une vague de chagrin sans limites, je veux fuir cette réalité monstrueuse et ma vie qui vient de m'exploser au visage.

Les larmes se sont mises à ruisseler sur mes joues sans que je m'en rende compte. Elles me brouillent la vue. Je les essuie rageusement d'un revers de manche.

Heureusement, la route est dégagée et en ligne droite !

Quasiment en pilotage automatique, je me contente de suivre les feux du véhicule qui me précède, le cerveau en mode off. Les kilomètres défilent, encore et encore, avant que je parvienne à me calmer. Les panneaux indiquent la prochaine sortie : Tarbes.

Je ne pensais pas être allée si loin. On est en décembre, le soleil est couché depuis longtemps. Toute mon existence a explosé, je ne sais plus quoi faire ni à qui parler. Je suis complètement larguée dans ma vie, dans ma tête. Ma mère me manque tellement.

Tenant de me ressaisir, je me secoue. Il faut que je réfléchisse, que je me pose. Je conduis ma voiture dans le centre et me stationne à proximité de l'Hôtel de Ville. Je coupe le contact. Les tremblements de mes mains ne se sont pas totalement apaisés, mais j'ai la sensation que le plus gros du choc est passé.

La réalité s'impose lentement à moi et perd cet aspect d'hallucination, même si elle reste cauchemardesque.

L'iceberg

Mon téléphone a cessé de sonner depuis un moment. Je ne peux pas m'empêcher de regarder. Je ne devrais pas : dix-sept appels, onze SMS, tous d'Arthur.

Ne les écoute pas !

Il ne faudrait pas, mais j'enclenche la lecture. Les premiers messages sont affolés, Arthur me supplie de revenir à la maison pour discuter, s'inquiète que je puisse avoir un accident – gentil de sa part ou culpabilité d'en être la cause ?

Bonne question.

Les suivants changent de ton, deviennent de plus en plus durs et distants. Le dernier me laisse sans voix. Monsieur Arthur m'explique que je ne dois pas en vouloir à cette pauvre Joy-Lou qui ne faisait que le consoler parce que notre couple va mal, mais que tout ça, c'est entièrement ma faute ! En effet, mon obstination à refuser d'arrêter de travailler, mon manque de gratitude envers ses chers parents, notre sexualité tiédasse – première nouvelle –, mon peu de reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour moi, lui qui s'est abaissé pour une fille quelconque dont il a eu pitié...

J'en prends pour mon grade.

Sévère.

Il conclut, royal, que si je suis trop idiote pour réaliser la chance qu'il représente pour mon avenir et revenir, séance tenante, demander pardon, c'est lui qui me quittera.

Je suffoque, submergée par une nouvelle crise de larmes.

Comment ai-je pu me laisser embobiner par ce mec ?

Comment ai-je pu tomber amoureuse d'un enfoiré de cette envergure et ne rien voir venir ?

Parce que je l'aimais vraiment, c'est ça le plus horrible dans cette histoire. Je me sens trahie, salie. Quand je me reprends, j'ignore depuis combien de temps je pleurniche accrochée à mon volant. Des frissons de froid m'obligent à réagir.

Les lumières clignotantes d'un bar de l'autre côté de la place attirent mon attention.

Pourquoi pas ?

Dans le miroir de courtoisie, je découvre les dégâts et j'essaie de les masquer en forçant un peu sur le maquillage. Je remonte mes cheveux en chignon flou pour paraître plus apprêtée.

J'attrape mon sac, verrouille ma voiture et me dirige d'un pas décidé vers l'établissement. Dès que je franchis la porte, une évidence me frappe en plus de la musique à plein volume. Nous sommes jeudi, et c'est blindé de militaires venus de la caserne toute proche pour faire la fête. Même s'ils ne sont pas en uniformes, ils sont faciles à identifier avec leur coupe courte et leurs tatouages de gros durs.

Du mâle viril, musculeux et bas de plafonds...

Une seconde, je rage de cette malchance, avant de réaliser qu'en fait, c'est parfait. Exactement ce dont j'ai besoin à ce moment de ma vie : me laisser draguer par un type qui veut juste s'amuser, et pourquoi pas m'envoyer en l'air ? Un plan cul, sans lendemain, sans conséquence, pour me prouver qu'Arthur à tort sur toute la ligne.

Ne fais pas ça, supplie ma conscience. C'est contraire à tes principes.

Je la fais taire et me dirige d'un pas décidé vers le bar sans trop prêter attention à ce qui m'entoure. En plus d'un mec, il me faut de

L'Iceberg

l'alcool, fort. Il est urgent de noyer la douleur qui me broie la poitrine, d'anesthésier le chagrin qui menace de me détruire.

Comme il se doit quand plus rien ne va, c'est l'accident !

J'emplafonne un grand blond en tee-shirt kaki qui rattrape de justesse les bières que notre collision a failli lui faire lâcher.

— Ne t'excuse pas surtout ! me balance-t-il durement avec un regard d'un bleu à réfrigérer le pôle Nord.

— C'est toi qui m'as bousculée !

Championnat du monde de la mauvaise foi, Victoria médaille d'or.

— Si je t'avais bousculée, la crevette, riposte-t-il avec une voix froide au calme exaspérant, tu serais par terre les quatre fers en l'air, la culotte au vent.

Une bouffée de colère irrationnelle contre ce type qui n'a que le tort d'être sur mon chemin court-circuite toute politesse.

— Je suis en pantalon, pauvre naze !

— J'avais remarqué ! En plus, tu n'as pas idée d'à quel point je peux être con quand je m'en donne la peine, ma jolie, me répond-il d'un ton sarcastique, à l'ironie glaciale qui fait monter en moi une folle envie de le gifler.

— Mufle !

— Ça aussi, je suis très bon. Autant qu'au pieu.

— Abruti vantard !

— À ton service si tu veux vérifier. Je ne mens jamais.

Il est peut-être beau mec, mais quel connard !

Je tape du pied comme une idiote coléreuse, cherchant une riposte à la hauteur de la fureur qu'il m'inspire avant que ma raison me rappelle à l'ordre. Je me donne en spectacle à cause d'un

imbécile qui, lui, est parfaitement maître de ses nerfs et me déshabille d'un regard provocateur insupportable. Il est clair que ce type est de la catégorie « iceberg », le genre qui ne sait pas sourire, qui ne s'énerve jamais, mais qui est super doué pour agacer le reste de l'humanité et lui refiler des envies violentes de meurtre. Je pivote vivement, le plantant là.

— Froussarde ! La petite chose a peur du croquemitaine, me nargue-t-il en s'éloignant à l'opposé, vers le fond de la salle.

Ne réagis pas !

Cette fois, ma colère plie devant ma raison. Bien décidée à tout oublier, Arthur, Joy-Lou, mais aussi cet emmerdeur blond, je veux passer une soirée mémorable. Objectif : sauver Victoria du naufrage ou bien couler à pic corps et âme.

Ça ne chagrinerait pas grand monde de toute façon.

Au bar, je commande le premier cocktail de la liste, au hasard. Avoir vu mon père sombrer dans l'alcoolisme à la mort de mon frère, Hugo, et s'y complaire depuis que ma mère n'est plus là m'a convaincue de fuir tout ce qui est plus fort que du jus d'orange.

Beau-papa ne manquait d'ailleurs pas une occasion de m'enfoncer pour mon peu de connaissance en œnologie.

Une belle grimace m'échappe à la première gorgée.

Le tout, c'est de s'y mettre.

La deuxième passe mieux.

La prochaine étape est de trouver un mec pour finir la soirée en beauté. Avec lui, la nuit ne sera pas « tiédasse », je le jure. Je réfléchis à mes critères tout en avalant une nouvelle gorgée.

L'Iceberg

Arthur est de la même taille que moi et n'aimait pas que je porte des talons, ça le complexait. Il me faut donc un gars grand, très grand – juste pour l'emmerder –, baraqué et beau gosse... et méga *caliente*. Dans l'absolu, un brun ténébreux aux yeux noirs serait parfait. Je me contrefous qu'il ait le QI d'un bulot. Je veux un type avec l'étiquette « bête de sexe » tatouée sur le front.

Ce n'est pas intelligent, mais ce soir je m'en tamponne. J'ai toujours agi comme il le fallait, respectant les règles, étant honnête, travailleuse, veillant à ne jamais blesser personne, et ma vie vient de m'exploser à la figure.

Alors, merde !

Je me retourne pour observer la salle, m'attendant à galérer pour trouver le candidat idéal. J'avais juste oublié qu'il y a dans ce bar un régiment de militaires en goguette qui ne cherche qu'à s'amuser. Finalement, j'ai l'embarras du choix dans le genre musclé et super sexy !

À ce moment, un mec s'approche du comptoir. Il coche presque toutes les cases, sauf les yeux. Les siens sont clairs. Bleus ou verts ? Je ne distingue pas bien. Il passe sa commande au barman, ne m'adressant qu'un sourire aimable et lointain. Une seconde, je suis déçue. J'ai cru qu'il avait l'intention de m'accoster et cela m'arrangeait, en plus cela aurait flatté mon pauvre ego tout cabossé. Tant pis, je le ferai moi-même.

— Salut, je m'appelle Victoria.

Il pivote et me sourit réellement cette fois.

Jackpot, ça s'est un sourire à mettre le feu à la petite culotte d'une sainte.

— Erwan.

— Tu m’invites à danser ?

Je n’ai jamais été aussi directe. En fait, je n’ai jamais dragué un mec, pas même Arthur. C’est lui qui m’avait abordée dans le restaurant où je faisais des extras.

— Tu perds ton temps avec moi, me répond le beau brun.

Je me raidis, me demandant s’il ne vient pas de m’insulter.

— Tu cherches quelqu’un pour passer une soirée sympa. Moi, je suis là pour l’anniversaire d’un pote et rien d’autre. Je suis casé.

C’est bien ma chance. J’envie instantanément cette fille que je ne connais même pas, moi la cocue du jour.

— Le modèle fidèle, ça existe encore ou c’est moi qui ne te branche pas ? Tu peux me le dire. Ma journée a été tellement pourrie que je ne suis plus à ça près.

— Tu pourrais sincèrement me plaire, me répond Erwan avec un sourire craquant, mais je suis en couple et heureux de l’être.

— Militaire et fidèle. Tu ne dois pas être un modèle très courant.

— Nous sommes plus nombreux que tu ne le crois, s’amuse-t-il. Il y a aussi un paquet de mes potes qui sont de vrais célibataires, veux-tu que je te les présente ?

J’avale mon verre d’un trait avant de faire signe au barman de me resservir et d’emboîter le pas à Erwan, le suivant vers son groupe. Certains de ses copains montrent immédiatement leur intérêt envers moi.

Problème, l’emmerdeur blond appartient à la petite bande de fêtards. Cet énergumène ne me gâchera pas la soirée. Il suffit juste de l’ignorer.



Chapitre 3



Mon réveil carillonne depuis un bon moment lorsque j'émerge en sursaut et me redresse d'un bond au milieu de mon lit.

Le mouvement provoque une douleur atroce, la sensation qu'un être sadique m'enfonce des clous dans les yeux et qu'une fanfare joue la charge de la brigade légère dans mon crâne.

Il me faut une longue minute avant d'être assez stable pour réussir à ouvrir les paupières. Un soupir de soulagement m'échappe. Je suis chez moi, dans ma chambre. Tout ce délire n'était qu'un horrible cauchemar. Arthur ne m'a pas trompée, tout va... La vue d'un étui argenté de préservatif, déchiré, oublié sur la table de nuit, brise brutalement l'illusion de normalité.

Il y a des mois que nous n'utilisons plus ce genre de protection.

Je referme brusquement les bras, plaquant le drap sur ma poitrine, prenant conscience de ma nudité et de ce qui m'entoure : mon lit en vrac, l'un des oreillers qui a atterri à l'autre bout de la pièce, ainsi qu'une ombre de parfum flottant autour de moi, mais qui n'est pas le mien.

Aucun doute, il y avait un mec avec moi cette nuit... et ce n'était pas mon fiancé.

Ex-fiancé, me rappelle ma raison avec un à-propos déprimant.

J'enfile ma robe de chambre avec précaution pour ne pas trop secouer mon pauvre cerveau. J'aperçois mon sac sur le canapé, à côté de mon manteau qui traîne là. Mon portefeuille et mon téléphone sont à l'intérieur. On ne m'a rien volé.

Le répondeur déborde toujours des messages d'Arthur qui confirment que cet enfer est bien réel.

Il m'a cocufiée avec Joy-Lou et il m'accuse d'être responsable de la situation. Cela signifie que le reste aussi est bien survenu, la virée dans le bar de Tarbes, les militaires venus faire la fête...

Ma gorge se serre, une furieuse envie de pleurer manque de me submerger. En plus de la honte et du chagrin, à cause de mon imbécile d'ex, j'ai violé mes principes les plus sacrés. J'ai picolé comme une idiote et ramené un inconnu chez moi.

Au moins, ce mec a utilisé des capotes et...

Arthur m'a trompée !

Depuis quand s'envoie-t-il Joy-Lou ? Est-elle la première avec laquelle il baise depuis que nous sommes fiancés ou seulement la dernière d'une longue liste ?

L'Iceberg

Est-ce qu'il pourrait m'avoir refilé une cochonnerie ?

Je me plie en deux de douleur. Mon cœur est aussi blessé que ma tête. Je vais devoir faire des examens médicaux. Il faudrait que je m'assure que mon partenaire de la nuit à...

C'est à cet instant précis que je bugue.

Je sonde ma mémoire, mais me heurte à un mur. Je ne parviens pas à me rappeler le nom ou le visage de ce mec.

Je n'étais pas bourrée à ce point ! Ce n'est pas possible...

Je me souviens d'Erwan, d'avoir dansé avec une dizaine de ses potes et de m'être allègrement frittée avec l'autre connard d'iceberg. Seulement après le troisième cocktail, c'est le trou noir, le néant. Mon cerveau refuse de me laisser accéder à la suite, comme s'il n'avait rien enregistré. J'ignore avec qui je suis rentrée.

Oh, merde ! Ma voiture...

Pourvu que mon pot à yaourt ne soit pas resté à Tarbes. Je bosse aujourd'hui, j'en ai besoin. Passant les mains dans mes cheveux méchamment emmêlés, je regarde dans la rue. Il me faut deux secondes pour réaliser que ma fidèle titine est sur la place réservée aux véhicules électriques. Elle est même branchée ! Comment ?...

Un coup d'œil à mon téléphone portable montre que je n'ai pas de prélèvement sur mon abonnement. Mon « mec » de la nuit – je ne sais pas comment le nommer autrement – a payé de sa poche la recharge. Gentil de sa part.

Je masse mes tempes, hors d'état de réfléchir plus. J'ai la gueule de bois pour la première fois de ma vie et c'est horrible. On ne m'y reprendra plus jamais, déprimée ou pas. La douche me fait du bien et révèle de nombreuses marques sur mon corps. Mon amant n'était

pas un enfant de chœur. Nos ébats ont dû être passionnés, désinhibés par l'alcool – de mon côté. Je regrette encore plus de ne pas m'en souvenir. Malgré ce blocage, j'ai la conviction qu'il n'y avait qu'un seul homme avec moi, ce qui n'a pourtant rien d'évident quand une femme se retrouve entourée d'une douzaine de types et qu'il y a deux capotes usagées dans la poubelle.

Appliquant une logique froidement pragmatique, j'en arrive à la conclusion qu'il est inutile de me retourner le cerveau, je ne peux plus rien changer. En revanche, je dois à présent affronter la situation de la rupture de mes fiançailles et l'annoncer à mon père.

— Je ne veux pas entendre parler de vos histoires de filles. Si ton frère était encore là, ma vie ne serait pas une telle merde, me répond-il sans vraiment m'écouter lorsque je l'appelle.

À sa voix pâteuse, il ne carbure pas au café. Ça me fait mal. Il est tout ce qu'il me reste comme famille. La mort d'Hugo dans un stupide accident de moto l'a amoché. Le décès de maman a fini de l'anéantir et il est tombé dans les pattes d'une mante religieuse, généreuse à lui fournir l'alcool nécessaire pour qu'il ne lui pose pas de question sur ce qu'elle fait de sa pension de retraite.

Sur un « débrouille-toi, c'est ta faute ! », mon père raccroche.

Je m'effondre dans le canapé. Le bilan est catastrophique : plus de fiancé, un mariage à annuler et trois semaines pour trouver un nouvel appartement. Heureusement, je n'ai pas démissionné, il me reste mon travail, et je vais être en retard.

